

Dans l'ombre de l'église Saint-Nicolas.

HÉLAS, hélas, comme tout change, comme tout passe!... Si j'avais écrit ceci il y a quelques mois, j'aurais posé en commentant cette question: « Qu'est-ce qui caractérise l'église Saint-Nicolas entre toutes ses consœurs? ». Et j'aurais répondu moi-même, aussitôt: « L'aimable inégalité de son pavement... ». Mais le progrès nivelle tout, même les vieilles dalles des églises, dont, de temps immémorial, les fidèles connaissaient les défauts, les fondrières, les ravine-ments, et l'irrégularité de leur niveau au-dessus de la mer! L'église Saint-Nicolas a connu, depuis lors, le ciment, le fil à plomb, l'équerre et le niveau d'eau de gens acharnés à lui rendre un aspect

« convenable ». On a repavé Saint-Nicolas. Quel dommage!

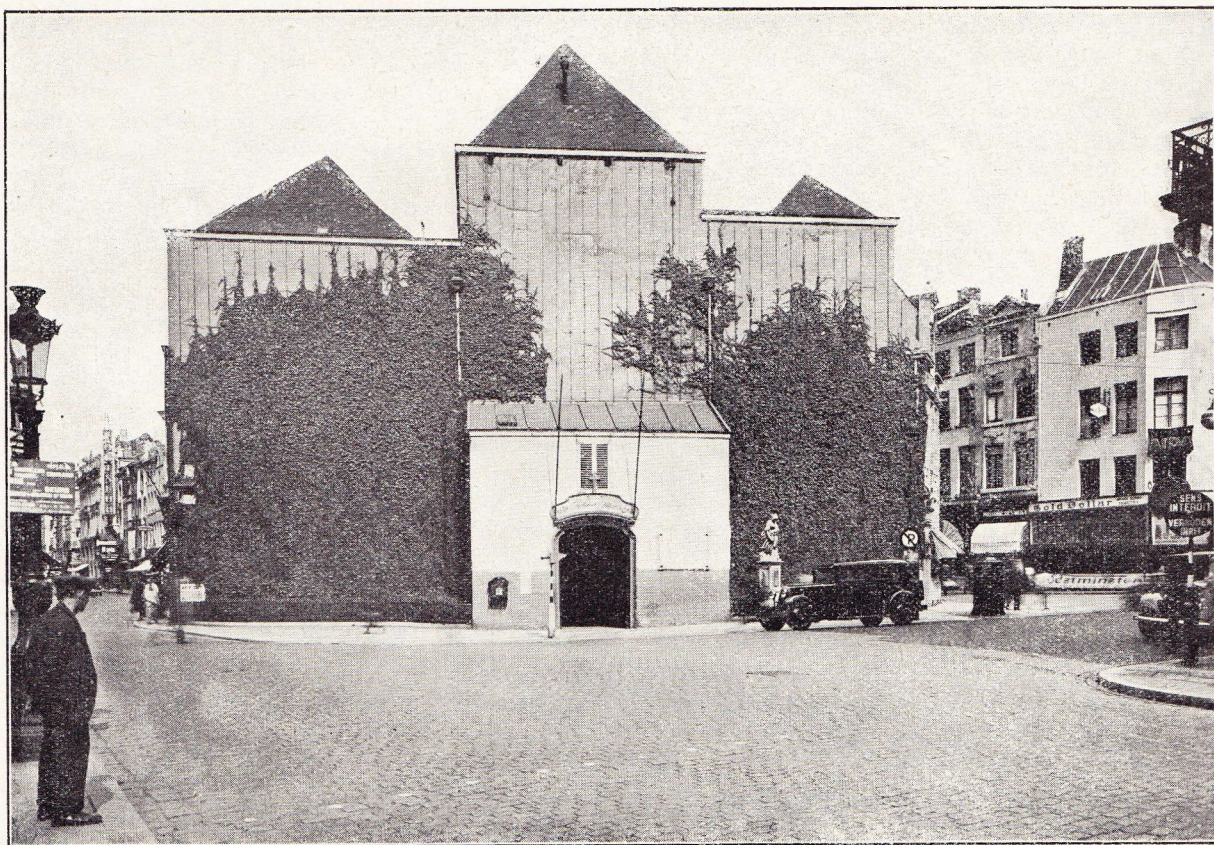
Ce n'est pas, cependant, que rien ne subsiste pour la différencier des autres. Ce qu'on ne rectifiera jamais, par exemple — ou, du moins, il faut l'espérer, — c'est le désaxement du chœur par rapport à la nef. La ligne brisée, grâce à laquelle les fidèles, confinés au fond de l'église, se voient défendue la vue de l'autel où officie le prêtre, est, évidemment, une petite particularité qui ne peut passer inaperçue.

Ou encore cette façade! Et l'apparition singulière et timide d'un toit irrégulier, par-dessus les maisons basses et les magasins! On le croirait soigneu-

sement dissimulé pour quelque jeu énorme de cache-cache. Dites à un étranger qu'il y a là une église et laissez-le chercher: vous vous amuserez! Vraiment, s'il n'y avait, au-dessus de la porte, ce judicieux écriteau qui dit aux passants, avec tous les égards dus au bilinguisme, le nom de l'église, on pourrait facilement l'ignorer: « Eglise St. Nicolas. — St. Nikolaas Kerk ». C'est le cœur du vieux Bruxelles. Il y eut là, jadis, un beffroi, né au XIII^e siècle, mort de vieillesse en 1714. L'église lui survécut; elle avait été bâtie, par bribes et morceaux, suivant la forme du terrain et ses inégalités. Un grand carré pour les fidèles, avec

peu, l'église d'une bizarre petite maison, à vitraux roses et bleus, bâtie sur un coin de mouchoir de poche, avec un toit fleuroné comme une reconstitution de vieux Bruxelles pour exposition universelle... Elle est d'ailleurs délicieuse, cette petite maison, avec son magasin, profond d'un mètre cinquante, et son petit escalier tournant. A peine un peu trop neuve, encore. C'est un défaut qui lui passera.

L'église Saint-Nicolas est une église « chic ». C'est-à-dire que les gens qui y viennent entendre la messe, le dimanche, ne se croient pas obligés à beaucoup de piété et qu'ils ont le droit — ou du



Bruxelles. — Façade de l'église Saint-Nicolas.

quelques colonnes pour soutenir les voûtes. Puis, un grand chœur, qui marque un peu trop d'affection pour la direction nord; puis, un autre à sa droite, plus petit, avec une grande baie ouverte entre les deux. Et, comme il restait un peu de place, on en bâtit un troisième, à gauche, tout petit, qui a l'air d'être fait pour y mettre les gens en pénitence.

Et, comme façade, un pan de mur tout plat, qui revêt, au cours des ans, pas mal de robes et où grimpe timidement une vigne vierge rachitique. Une sorte d'avent fermé sert de portique, peint de la manière la plus sage, en blanc, avec des dessins pour représenter les pierres.

Et pour compléter le style, on a flanqué, depuis

moins qu'ils le prennent — de s'entretenir en toute liberté de leurs petites affaires pendant l'office. Pourquoi cette irrévérence? On se le demande. La vieille église n'a rien de commun avec les blancheurs cérémonieuses de la Trinité ou de Saint-Jacques. Elle commande, au contraire, le respect, tant par la vénérable poussière qui gîte au creux des moulures innombrables, que par la forme surannée de ses ornements, à la manière d'une vieille dame en dentelles. Hautes draperies... de bois peints, qui descendent, en un dôme lourd, au-dessus de l'autel principal; lustres dorés à pendoques de cristal, — émigrés de quel salon? — pendus très bas dans la nef; au mur, quelque part, une collection de vieux blasons peints sur bois noir,

qui fait suite, sans transition, au chemin de la croix, etc...

Rien n'est plus étrange, rien n'est plus cocasse, rien n'est plus attendrissant que l'affreux mélange des styles et des objets dans cette grande boîte qui sent la poussière et où rien n'est propre ni beau. Les vitraux, qui font l'atmosphère d'une église, sont, ici, absents. De grandes verrières translucides s'ouvrent entre les ogives des voûtes qui furent peintes en blanc. Sur de pures colonnes grecques en pierre grise, s'étale un lourd jubé fermé d'une balustrade en vieux bois. On pense, en le regardant d'en bas, à l'un de ces greniers de jeunesse, où tant de trésors semblaient à découvrir. Puis, là-dessous, des murs nus, malpropres, sur lesquels se collent des affiches multiples aux dessins modernistes et hurlants. A côté, un Jésus flagellé, conservé d'un « mystère » moyenâgeux, sourit faiblement sous le manteau de velours dont on l'habille. Et l'autel, tout neuf, de la petite Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus s'orne de trois merveilleux petits anges Renaissance, dodus, dorés et fleuris, tout brillants sous l'irradiation des bougies allumées en torches, tout autour de l'autel.

Il y a beaucoup de bougies allumées et de cierges, dans l'église Saint-Nicolas, ce qui contribue à créer cette atmosphère de refuge d'un autre âge qui est sa caractéristique. Lumière jaune et dorée, chaude et vivante des bougies dans les églises, quelle poésie et quelle douceur vous contenez!...

Vieille? Pourquoi tant parler de vieillesse à propos de ce monument, qui n'est même pas gothique? Au contraire, Saint-Nicolas peut passer pour jeune à côté de tant de consœurs aux ogives de provenance authentique, et aux pierres rugueuses. Ici, rien que du plâtre et de la peinture. Mais elle est vieille à la manière du salon d'une dame de 1899, tenace dans son amour de la peluche rouge et des glands de soie. Elle est démodée et poussiéreuse. Et pas du tout aristocratique.

Mais tout cela ne l'empêche pas d'être sympathique à un haut degré. Elle est accueillante, beaucoup plus, par exemple, que cette église du Finistère qui lui ressemble pourtant, mais où le passant se sent étranger. A Saint-Nicolas, au contraire, on entre, on s'assied, on regarde brûler les cierges et l'on se sent à l'abri de toute cette vie tumultueuse et brutale qui coule comme un torrent dans la rue des Fripiers, toute proche. Le portail franchi, c'est l'oasis atteinte. Paix, silence, douceur; un autre âge ressuscite: toutes les vieilles superstitions nichant dans les moulures et sous les confessionnaux. La petite Vierge, si haut placée au-dessus de l'autel familial et sur qui veillent deux paires de cierges allumés, est un signe rassurant et bienveillant qui repose l'âme et baigne l'esprit de fraîcheur. Le grand manteau de velours en forme de triangle qu'elle porte sur les épaules, est comme une aile sous laquelle gîteraient toutes les bénédictions, prêtes à descendre sur la tête du citadin fatigué qui est venu se reposer là...

Molle béatitude...

Et combien bizarres de telles imaginations, en notre XX^e siècle trop positif et trop lucide! C'est que l'ombre d'une vieille église est une magicienne sans pareille et que tout devient excusable entre une madone et ses bougies flambantes...

Mais penserait-on à tout cela, en apercevant, par-dessus les toits de la rue au Beurre et du Marché aux Poulets, les pignons maussades de Saint-Nicolas? Soupçonnerait-on une telle réserve de poésie en ce vieux coin?

Les touristes, les gens qui cataloguent les monuments d'après les richesses annoncées par le Baedeker, ne connaîtront probablement jamais d'elle que la châsse des 39 martyrs de Gorkum, laquelle est toute dorée et ouvragée, et enveloppée de verre à la manière de la Blanche-Neige du conte de Perrault, qu'on avait, après sa mort, mise dans un cercueil transparent. La châsse des martyrs est une richesse officielle. Il y en a peut-être d'autres. Je ne les ai pas trouvées, probablement parce que je ne les ai pas cherchées. Je ne suis pas touriste ni disciple de Baedeker.

D'autres, qui ont l'habitude d'aller par les rues le nez en l'air et, grâce à cette manie, ont remarqué combien sont curieuses et souvent jolies les façades des étages en de vieilles rues où nous ne regardons plus que les vitrines standardisées, en concluent que l'étrange Saint-Nicolas est le digne aboutissement d'une rue des Fripiers que nous avons tort de négliger. Ils ont raison, car c'est péché de méconnaître les vieilles figures des maisons, sous le prétexte qu'on les a affublées de rez-de-chaussée à la mode, comme les souliers d'une élégante. Et aussi, comme c'est le cas pour les neuf-dixièmes des Bruxellois, de ne pas savoir décrire de mémoire les pignons emprisonnés de la vieille église.

Mais nous avons des excuses. Le temps va trop vite pour qu'il nous reste le loisir de regarder en arrière — ou en l'air. Nous marchons vite dans les rues comme dans la vie, avec le seul souci de bousculer autrui plutôt que de nous laisser bousculer.

Si, par hasard, un soir de Noël, nous allons entendre une messe de minuit « dans le ton », nous entrons dans une église trop éclairée, trop encombrée, où les gens parlent haut, où le père prêcheur demande de l'argent pour ses œuvres et nous sortons désillusionnés. Ainsi, nous ignorerons toujours des trésors dans le genre de cette charmante vieille église de Saint-Nicolas, merveille de mauvais goût et de bon accueil...

MARC AUGIS.





ENVIRONS DE LA GROTTE DE RAMIOU
(province de Liège).

(Archives photographiques du T. C. B.)

TOURING CLUB
de Belgique

Revue et Bulletin officiel no 19—
1^{er} octobre 1933.